



CLASSIQUES
GARNIER

POTTIER (Bernard), PICOCHÉ (Jacqueline), DURY (Pascaline), TURCAN (Isabelle),
« Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 79, 2001 – 2, p. 215-226

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4331-2.p.0217](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4331-2.p.0217)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS

Thierry FONTENELLE, *Turning a Bilingual Dictionary into a Lexical-Semantic Database*. Tübingen, Niemeyer, 1997, XVI-328 p. (Lexicographica Series Maior 79)

Ce travail est fondé sur une version électronique du dictionnaire bilingue anglo-français de ROBERT et COLLINS. Il en résulte une base de données dont l'exploitation s'est orientée en particulier vers les collocations et les fonctions syntaxiques qu'Igor MEL'ČUK élabore depuis de nombreuses années. On sait combien cet enrichissement d'indications lexico-sémantiques a contribué à l'amélioration de la qualité des traductions : un des objectifs est de désambiguïser les cas possibles de polysémie. La prise en considération des lexies complexes et de la phraséologie usuelle en langue est indispensable pour atteindre le niveau combinatoire adéquat d'interprétation des séquences de "mots". Plusieurs dictionnaires existent déjà dans ce domaine et l'auteur en rend compte. Il présente également les travaux sur les « qualia » de PUSTEJOVSKY, qui développent les données structuralistes sur les différentes sortes de sèmes. Plus riche est l'apport d'Igor MEL'ČUK dont le *Dictionnaire Explicatif et Combinatoire du français contemporain* est ici abondamment commenté.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'élaboration de la base de données franco-anglaise : des exemples concrets sont détaillés et il est montré comment le discours lexicographique peut être utilisé à des fins de repérage de métatermes classificateurs (*cf. piece of, act of, made of, able to*). L'auteur, au cours de son analyse, a été amené à proposer de nouvelles fonctions, comme "mâle/femelle", "télique" (*stick + with glue : coller*). Il se pose également des questions qui préoccupent le sémanticien : une *porte* est-elle destinée à empêcher (*cf. fermer*) ou à faciliter (*cf. ouvrir*) l'accès ? La codification, phénomène nécessaire, oblige à dire (p. 198-9) :

Porte : réalise "fermeture"
antiréalisation [contraire] "ouverture".

I. MEL'ČUK est d'avis, comme le *Petit Robert*, – et nous-même – que *porte* est d'abord lié à une "ouverture" (*cf. les portes de la ville, une brèche dans un mur*) même s'il ne faut pas oublier de fermer les portes... Les circonstances culturelles et pragmatiques sont en fait variées et surtout coexistantes.

Bien d'autres commentaires pourraient accompagner les chapitres sur l'expression des bruits et sons (des animaux, des objets), des verbes à transitivité variable (*X ferme bien, Y ferme X*), des métaphorisations ou des classifications de formes d'objets.

Un des intérêts de ce travail est qu'il laisse espérer des applications pédagogiques en particulier sur ordinateur. Le propos évoqué par le titre du livre semble avoir été atteint avec succès.

Bernard POTTIER

Herbert Ernst WIEGAND, *Semantics and Lexicography, Selected Studies (1975-1996)*. Edited by Antje IMMKEN and Werner WOLSKI, *Lexicographica Series Maior 97*, Niemeyer, Tübingen, 1999, 350 p.

Comme l'indique le sous-titre, il s'agit d'un recueil de neuf articles parus entre 1976 et 1996, alors que l'auteur en a publié plus d'une cinquantaine pendant cette période. Tous portent de près ou de loin sur la métalexicographie, c'est-à-dire une réflexion théorique sur ce que sont les dictionnaires et ce qu'ils pourraient être, en envisageant souvent très en détail les textes qui illustrent les entrées lexicales.

La rédaction est particulièrement dense et les traducteurs (de l'allemand en anglais) ont réalisé un énorme travail de transposition. Le lecteur a parfois le sentiment de répétition, mais cela tient à la nature de l'ouvrage.

Werner WOLSKI, dans son Introduction, présente les grandes lignes de la recherche de H. E. WIEGAND et met en relief le thème de la "sémantique de l'action", liée à la pratique communicationnelle.

H. E. WIEGAND tente d'établir une typologie des dictionnaires selon que les auteurs privilégient le cotexte, les situations, l'apport des synonymes et, bien que les distinguant, il insiste sur les relations nécessaires entre les mots et le monde. La sémantique de langue et la connaissance encyclopédique sont deux constituants du savoir lexical.

L'auteur étudie dans le détail tous les aspects du texte qui suit l'entrée-vedette dans les dictionnaires monolingues, ce qui couvre les définitions proprement dites, les paraphrases plus ou moins longues (dont certaines seulement sont susceptibles de se substituer au mot selon les contextes), les exemples d'emplois.

Certaines contributions abordent des questions plus théoriques et abstraites, comme les équivalences logiques, l'analytisme, les valeurs de vérité ; d'autres mettent en relief la prise en compte de la "folk definition" liée à une connaissance quotidienne des réalités du monde.

Des considérations plus spécifiques concernent les domaines de spécialité, ou le traitement des éléments grammaticaux comme les adverbes ou les particules.

Les praticiens de la langue sont mis à contribution lorsque, à travers des textes, ils doivent réécrire certaines explications du dictionnaire, et répondre à des questions sur les relations entre l'entrée et la définition, par exemple au moyen de métatermes comme *signifie, est, a, se rapporte*.

Dans son Épilogue, l'auteur distingue avec raison la sémantique, qui n'implique pas de question de lexicographie, et la lexicographie qui nécessite des options de théorisation sémantique qui peuvent l'aider dans sa tâche.

La Bibliographie citée, cent cinquante dictionnaires et plus de six cents titres de travaux lexicographiques et sémantiques, donne une idée de la richesse de l'œuvre de H. E. WIEGAND, et le rôle qu'il a joué dans ce dernier quart de siècle.

Bernard POTTIER

Karine BOUCHER et Suzanne LAFAGE, *Le lexique français du Gabon (entre tradition et modernité)*. Nice, 2000, 415 p. (Institut de linguistique française – CNRS – UMR 6039 – Nice – Le Français en Afrique – Revue du Réseau des Observatoires du français contemporain en Afrique)

Ce dictionnaire, œuvre de l'africaniste confirmée qu'est Suzanne LAFAGE et de sa collaboratrice Karine BOUCHER, comble une lacune. En effet, le Gabon n'avait pas participé aux recherches de l'IFA (Inventaire du Français en Afrique noire) de 1972 à 1983. Il est la première étape de la constitution d'une banque de données lexicales gabonaises qui devra être mise sur cédérom et comportera une visée diachronique absente de cette première version-papier. Tel quel, il comporte 2500 entrées principales dont la plupart sont subdivisées en sous-entrées plus ou moins nombreuses. Il repose sur une vaste collecte de documents rassemblés non seulement par les deux auteures, mais par une équipe nombreuse et diverse d'enseignants, de chercheurs, de techniciens, de religieux, et d'étudiants : documents oraux, dont les enregistrements sont précieusement conservés comme fonds documentaire pour servir à des études linguistiques ultérieures, et dépouillement de textes écrits et d'ouvrages ayant trait au pays, même si les auteurs sont étrangers, qui sont recensés dans une copieuse bibliographie. L'appui du directeur de l'École Normale Supérieure de Libreville et de l'AUFELF, actuelle "agence de la francophonie", et surtout le don de sympathie de Suzanne LAFAGE ont fait beaucoup pour l'unité et l'efficacité de l'équipe.

Une importante préface comporte tout d'abord une présentation générale du Gabon, rapide mais dense et précise. Le lecteur est invité à considérer ce petit État africain relativement privilégié et sous-peuplé par rapport à d'autres, à de multiples points de vue : géographique, avec un aperçu historique qui remonte au XVI^es., administratif, économique, politique, et démographique. Ce dernier point de vue a un rapport étroit avec la situation linguistique des différentes ethnies dont aucune n'est majoritaire et ne peut réclamer pour sa langue un statut officiel. Le CICIBA (Centre International de Civilisation Bantoue) les étudie, les transcrit dans une orthographe savante et, depuis 1993, la fondation Raponda-Walker milite pour leur survie avec une orthographe simplifiée et édite quelques textes en langues locales.

Mais bien que les Français soient de moins en moins présents sur place (moins de 6000 résidents au dernier recensement en 1993), le français, *de jure* langue officielle, est considéré comme le moyen d'accès à une civilisation universelle et comme la "langue gagne-pain" permettant une certaine promotion sociale. Il est la langue exclusive du pouvoir politique, financier, économique, du moins dans les grandes entreprises. Et aussi du pouvoir culturel : écrivains et journalistes de la presse écrite utilisent le français. La télévision et la Radio, notamment Africa n°1 à vocation internationale, parlent français, à l'exclusion de quelques plages horaires réservées aux langues locales, par quelques radios périphériques. Le catéchisme, longtemps enseigné en langues locales l'est aujourd'hui en français alors que l'Islam continue à enseigner le Coran en arabe. Les langues locales sont, par contre, employées exclusivement dans le culte, les rituels, la culture populaire.

Le Gabon connaît une large démocratisation de l'enseignement, dispensé en français. Seules des personnes de plus de 50 ans (25 % de la population) n'ont pas reçu d'enseignement, ce qui ne signifie pas qu'elles soient incapables de s'exprimer en français, plus d'un "francophone analphabète" ayant appris sur le tas un français parlé assez éloigné des contraintes académiques. Cet enseignement n'est certes pas parfait. On se plaint de ses méthodes surannées, de ses critères trop littéraires, de la surcharge des effectifs, du peu de qualification des enseignants, et de l'inadaptation des manuels. Tel

qu'il est, il forme pourtant des francophones dont les mieux scolarisés trouvent des débouchés dans le pétrole, l'extraction minière, le bois, le tourisme. La classe des Gabonais urbanisés de 15 à 30 ans est pratiquement entièrement francophone, avec parfois le français comme langue première et quasi-exclusive.

Mais quel français ? Le plus courant est un français "mésoclectal", intermédiaire entre le basilecte des broussards analphabètes, caricaturé dans la rubrique *Makaya* du journal *L'Union*, et le français des universitaires, très peu différent de celui de l'hexagone.

Ce sont donc en grande partie les particularités de ce français qui sont recensées dans le présent ouvrage, encore qu'aucun témoignage issu de quelque catégorie sociale que ce soit ne soit négligé. La visée est descriptive et non normative. Il s'agit de présenter le français gabonais dans son état actuel, autrement dit le français de la période qui a suivi l'indépendance. « Est pertinent non pas ce qui est jugé a priori correct mais tout ce qui est attesté ». L'enquête a été étendue à tous les Gabonais francophones quel que soit leur niveau, à toutes les catégories socioprofessionnelles, à tous les modes de communication et à tous les registres, y compris l'argot, ce que précisent, en cours d'articles, de nombreuses indications sociolinguistiques. Les p. XXIX à XXXII de la préface donnent une bonne typologie des écarts propres au lexique gabonais par rapport au français commun. Pour vérification, les mots relevés ont été présentés sans contexte clair à un "jury gabonais" composé de personnes de sexe et de niveaux différents, interrogés séparément, ce qui a permis d'éliminer quelques scories, et d'ajouter certaines marques d'usage.

Toutefois, les auteurs mettent en garde le lecteur contre une erreur de perspective qui pourrait résulter du fait qu'elles ne répertorient que les différences par rapport au français de référence, ce qui fait disparaître les très importantes convergences avec ce français commun. Selon leur estimation, 93 % du discours de communication ordinaire relève du français commun, dont la langue du Gabon leur semble plus proche que celle de beaucoup d'autres pays africains. Les particularismes sont, en effet, assez rares dans l'usage quotidien local. On n'en relève pas plus de 5 ou 6 dans un numéro de *L'Union* et beaucoup sont récurrents. Le lexique fondamental de haute fréquence est le même pour les Gabonais et les Français à de rares exceptions près. C'est dans le lexique disponible (realia, pratiques administratives ou culturelles) qu'apparaissent le plus de divergences.

Quelques caractéristiques de détail de ce dictionnaire : pour des raisons de dimensions, les exemples ne sont pas très nombreux et ne sont pas référencés. La collecte extensive aurait permis d'en donner beaucoup plus ; ils sont en réserve, avec les références, dans la banque de données. Aucune entrée n'est un hapax, mais on n'a pas tenu compte de la fréquence pour le vocabulaire de spécialité : noms d'arbres, de plantes, d'animaux, par ex., accompagnés dans la mesure du possible de leur nom scientifique latin.

Un système de renvois par astérisques permet de circuler d'un article à l'autre. Certains articles sont récapitulatifs, comme BAMBOU, BOA, CAÏMAN donnent plusieurs noms. La graphie retenue pour l'entrée, suivie d'autres graphies, est la plus fréquente dans le corpus. On a renoncé à donner une transcription phonétique en raison du nombre des variantes de prononciation. Les définitions sont brèves et précises. Des rubriques COMMENTAIRES et ENCYCLOPÉDIE, DÉRIVÉS, COMPOSÉS, SYNonymes complètent l'ensemble. La rubrique SYN., notamment, donne des équivalences dans deux ou trois langues du pays.

Ce dictionnaire se signale par l'extrême probité avec laquelle il a été élaboré et par la clarté des principes qui ont présidé à son élaboration. Il apporte à la connaissance

du français d'Afrique une contribution importante pour les spécialistes et, aux non-spécialistes, il permet un voyage extrêmement savoureux à travers la forêt équatoriale et sa francophonie extrêmement vivante.

Jacqueline PICOCHÉ

François GAUDIN et Valérie DELAVIGNE (dir.), *Louis Guespin, terminologue, Actes de la journée en hommage à Louis Guespin*. Publications de l'Université de Rouen, 2000, 95 p.

Cet ouvrage consiste en la compilation de textes rédigés à la mémoire de Louis GUESPIN, fondateur de la socioterminologie. Tous ces textes lèvent donc le voile sur l'homme, l'enseignant, le chercheur, le maître selon certains auteurs, mais renseignent également de façon très efficace sur ce qu'est cette « école sociolinguistique de Rouen », et sur les débats scientifiques qui l'animent.

Il est surprenant de constater le grand nombre de thèmes de réflexion et d'études abordés par la socioterminologie sous un angle nouveau, thèmes qui vont notamment de la normalisation, à la définition du terme, au néologisme et à l'emprunt, en passant par l'implantation des termes. Chaque article compilé ici présente un aspect différent du courant socioterminologique, et sans risquer de donner une impression d'éparpillement au propos, montre au contraire à quel point tout est lié et à quel point la démarche socioterminologique se montre convaincante par sa cohérence et sa pertinence.

Enfin, et l'ouvrage le montre très bien, L. GUESPIN surprend par ses facultés de visionnaire : le combat qu'il menait contre les canons wüsteriens de la terminologie est encore d'actualité. Bien plus, il a ouvert une voie et soulevé des interrogations qui nourrissent encore les recherches en matière de linguistique appliquée et ne manqueront pas de le faire pendant encore longtemps.

Dans sa contribution (*L'éléphant, les baobabs et le Kamtchatka*, p. 11-16), François GAUDIN nous présente avec humour et sensibilité le chercheur, le linguiste qui avait esquissé une théorie globale du langage dès 1980 et qui fut, bien sûr, le père de la glottopolitique. Il nous livre également tout l'intérêt que L. GUESPIN portait à la terminologie, intérêt précurseur qui insistait déjà sur l'union indissociable entre science, technique et production. Il passait ainsi de la sociolinguistique à la socioterminologie en montrant de façon irréfutable que l'homme construit son expérience du monde grâce au langage, mais que ce dernier ne peut s'abstraire du contexte dans lequel on l'utilise et des forces sociales en présence.

Pierre LERAT (*Le sens en terminologie*, p. 17-25), revient sur le combat mené par la socioterminologie contre certaines idées fondatrices de la terminologie. Il souligne notamment l'importance du signifié pour L. GUESPIN, qui l'envisageait non pas comme une « réalité du monde concret », mais bien plutôt comme « une exigence de la science ». Ceci le conduit également à penser que la notion n'est pas autonome et en tout cas pas détachée de toute réalité lexicale, ce qui, de ce fait, remet également en cause le principe d'univocité, notamment prôné par E. WÜSTER. P. LERAT montre ensuite que L. GUESPIN était aussi critique des pratiques terminologiques ; il reprochait notamment aux dictionnaires spécialisés d'occulter trop facilement le vocabulaire de l'industrie et prônait plus de représentativité des « commissions de spécialistes » du monde de l'industrie en matière de terminologie. Enfin, en évoquant les travaux de GAUDIN et DELAVIGNE sur

le mot-clé *accident nucléaire*, P. LERAT souligne la position des socioterminologues comme critique du vocabulaire savant dans les discours dominants. Il revient notamment sur l'idée de *signifié ouvert* « sémantiquement vide et prêt à accueillir des sens variés », et sur la fonction du terme qui est la « dénomination de classes d'objets spécialisés, concrets ou abstraits ». Autant d'idées qui sont encore discutées en terminologie, et qui montrent à quel point L. GUESPIN a su soulever un débat scientifique encore de mise aujourd'hui.

Marie-Françoise MORTUREUX, dans son article (*Terme, (socio)terminologie et lexicologie*, p. 27-39), montre toute l'originalité du néologisme *socioterminologie* qui vise à décrire le fonctionnement des systèmes de termes dans des discours socialement variés. L'objet d'attention est ici l'usage social du terme et conduit à remettre en cause le concept fondateur de l'activité terminologique, la normalisation. L. GUESPIN préfère à ce sujet mettre en place une « *normaison* », qui prévoit une phase d'observation du vocabulaire scientifique et de son fonctionnement, une phase de diagnostic et enfin une phase d'autogestion des usagers pour mettre en place ou non les changements préconisés. M.-Fr. MORTUREUX précise bien que les enseignants ont un rôle important à jouer (plus persuasif qu'autoritaire) dans la dernière partie du processus. Tout comme P. LERAT, elle revient à son tour sur la définition du terme en terminologie et souligne qu'il y a un paradoxe apparent entre une définition sémiotique du terme qui privilégie la structure sémantique des dénominations et des systèmes qu'elles constituent et une définition sociolinguiste qui s'appuie sur leur fonctionnement dans les discours et notamment sur les systèmes de co-référence qui s'y déploient. Enfin, dans la dernière partie de sa contribution, M.-Fr. MORTUREUX s'attache à réfléchir sur le néologisme *socioterminologie* et à le mettre en rapport avec la lexicologie, la terminographie et la terminologie, pour en dégager le sens profond. Finalement, ce néologisme ne devrait plus en être un, ce qui signifierait alors que la terminologie aurait enfin pris en compte toute la dimension de la variation sociale.

Yves GAMBIER (*Politique linguistique et aménagement terminologique*, p. 41-58) se place immédiatement au niveau de l'Europe et de l'entreprise. Il insiste sur le paradoxe apparent qui caractérise la terminologie aujourd'hui : la tendance est à l'augmentation de ce qu'il appelle la « *technologisation* », l'informatique, la terminotique, alors que la pratique langagière montre des besoins différents, en phraséologie, en combinatoire lexicale, bref nécessite d'observer les termes en contexte et d'observer également qui utilise ces termes et quand et comment cela est fait. Y. GAMBIER montre très bien à quel point ce paradoxe est source de tensions et persuade aisément qu'il y a là un besoin de renouveau et d'engagement du terminologue. Mais bien plus, ce paradoxe montre à quel point l'aménagement linguistique tel qu'il est pensé par les instances législatives peut manquer de pertinence et d'efficacité. L'aménagement linguistique est devenu selon ses propres termes « *techniciste* », source de diffusion et d'appropriation de savoirs et de savoir-faire. Il est devenu instrumentaliste et ne correspond plus à la réalité de l'éclatement social, ethnique et culturel de la langue. On en arrive donc à ce qu'il appelle une véritable « *schizolinguistique* », à une diglossie généralisée entre la pratique institutionnelle et la pratique sociale. Peut-être faut-il alors réajuster l'équilibre des forces et cesser d'opposer systématiquement changement planifié (imposé comme une nécessité institutionnelle et qui n'est pas forcément accepté et reconnu de tous) et changement spontané (expression d'une mobilisation spontanée, et qui n'est pas forcément synonyme d'illogisme et d'incohérence).

Cet article trouve son corollaire dans la contribution de Monique SLODZIAN (*Norme et standard : sur les pas de Louis Guespin*, p. 67-69) qui souligne à son tour l'intérêt de tenir compte des différentes forces sociales à l'œuvre dans la pratique

langagière et de préférer la standardisation à la normalisation. Comme son expérience de la terminologie dans l'ex-URSS et en Europe centrale le montre, la standardisation porte sur des pratiques langagières sans nier les contradictions et les rapports de force entre les différentes communautés ou à l'intérieur d'une même communauté. Elle est toujours provisoire et à redéfinir, alors que la normalisation, par le respect de règles immuables, vise à fonder une terminologie aseptisée.

Cet excès d'institutionnalisation et de volonté conformiste est un des thèmes abordés par Loïc DEPECKER (*L'œuvre de Louis Guespin et son influence sur certaines orientations de la politique terminologique en France*, p. 59-65). Il rend hommage à Louis GUESPIN pour l'inspiration dont il a été la source pour son propre travail, et pour avoir été l'homme qui a redynamisé la terminologie en général. Il s'attache ensuite à décrire la situation en France, situation marquée par trop d'institutionnalisation, par trop d'implication politique et par un manque de lien avec la recherche universitaire jusqu'en 1991, date à laquelle ont été lancées les premières enquêtes sur l'implantation des termes. Un autre tournant s'opère en juillet 1994, date à laquelle la fameuse Loi Toubon est votée par le Parlement. Tout le paradoxe de cette loi a été de porter l'aménagement linguistique au sein de l'opinion, de le faire réagir contre trop d'institutionnalisation et de conduire finalement à plus de déréglementation et de décentralisation. L. DEPECKER montre bien ici comment l'on rejoint la glottopolitique prônée par L. GUESPIN : il vaut mieux recommander les termes que les imposer. Après l'échec de cette loi, les commissions ministérielles se mettent alors à réorienter leurs travaux et à pratiquer plus largement la décentralisation de la terminologie vers des laboratoires de recherches homologués par la Délégation générale à la langue française, quelques années après que L. GUESPIN ait préconisé la mise en place de « conseils en linguistique ».

Dans son article (*Quelques mécanismes de l'emprunt linguistique*, p. 71-77), John HUMBLEY met en lumière une tendance de l'emprunt terminologique, qui est l'emprunt multiple. Il donne ainsi l'exemple de *rallye*, terme apparu d'abord dans le domaine du sport, et maintenant utilisé dans le domaine de la bourse avec un tout autre sens. Selon lui, le succès de l'emprunt multiple est provoqué, dans une dimension socioculturelle, par la diglossie générale dans les domaines scientifiques. Il rejoint sur ce point les travaux d'Assal ALLAL, qui montrent que les scientifiques, dans la plupart des domaines spécialisés, travaillent et publient en anglais, mais ont une vie privée en français. Pourtant, les cours qu'ils ont suivis et parfois les communications qu'ils font entre collègues sont en français. Cette situation de diglossie entraîne un nombre d'emprunts assez large à la langue anglaise (en traduisant partiellement ou totalement des syntagmes ou des synapses, en empruntant des termes à base gréco-latine et des termes métaphoriques du 1^{er} degré, notamment). John HUMBLEY fait bien là le lien avec « l'école de Rouen », qui ne cesse d'insister sur la nécessité de prendre en compte la situation linguistique réelle, en montrant ici que le stock lexical de l'anglais connu par les francophones peut représenter un fonds exploitable pour la néologie française.

La contribution d'Ad HERMANS (*Sociologie des vocabulaires scientifiques et techniques, quelques réflexions*, p. 79-85), montre la terminologie des lexiques spécialisés sous un angle sociologique. Le premier point marquant de cette contribution est de décrire une terminologie de domaine comme étant le résultat d'interventions d'acteurs sociaux. Un terme est une unité lexicale utilisée dans un texte de spécialité. Le statut du terme dépend donc du statut du texte ou du discours, qui dépend lui-même du statut de l'acteur ou du rédacteur et du statut du récepteur. La première conséquence de cette situation est que le statut du terme n'est pas définitif, mais est au contraire continuellement négocié. La deuxième conséquence est la mise en jeu de forces opposées qui conduit à un véritable phénomène de reconnaissance, expliqué de façon très

percutante par Ad HERMANS. Un chercheur publie un article qui contient sa propre terminologie du domaine. Il n'a pas de gain financier direct de cette publication, mais peut gagner en échange, éventuellement, l'adoption de sa terminologie par les lecteurs. Les lecteurs, eux, reçoivent une information scientifique gratuite, mais en échange, peuvent adopter la terminologie de l'auteur. Il y a donc là phénomène de reconnaissance du terminologue et de sa terminologie, qui pour être acceptée, doit être originale et nouvelle sans pour autant apparaître trop déviante par rapport à la terminologie déjà en place. Le deuxième point percutant de cette contribution est de montrer qu'une terminologie de domaine s'inscrit dans une mémoire culturelle avec une constellation d'idées qui préexistent, et qui créent les conditions générales de sa réception. Autrement dit, les concepts nouveaux se profilent sur un fonds stable existant déjà (par exemple le concept de *chaos* est venu s'articuler sur les idées préexistantes *continu/discontinu*). Enfin, les concepts étant nomades, toute science est fondée sur des métaphores de base, qui secrètent un système terminologique dérivé dans chaque nouvel environnement, ce qui renforce l'idée maîtresse de cet article, qui envisage toute terminologie comme un processus, et non comme un état.

Dernière remarque : cet ouvrage de textes compilés touche par l'attachement sincère des auteurs à Louis GUESPIN, attachement que l'on devine entre les lignes pour certains, ouvertement dit pour les autres. On y découvre un homme de lettres cultivé, passionné et animé d'une pensée originale et visionnaire. En deux mots, cet ouvrage nous fait regretter de ne pas avoir connu l'homme, et donne envie de faire partie de ceux qui continuent de suivre la voie qu'il a ouverte.

Pascaline DURY
Centre de recherches en terminologie
et traduction (CRTT)
Université de Haute-Alsace

Le Dictionnaire de l'Académie Française (1694-1935) sur cédérom. Éditions Redon, 2000.

Après avoir produit les éditions électroniques de grands dictionnaires qui marquent l'histoire de la langue française (Littre, *l'Atelier Historique de la Langue Française*, *l'Encyclopédie* de DIDEROT et d'ALEMBERT) les éditions Redon, déjà bien connues du grand public, ont conquis en 2000 les universitaires, étudiants, enseignants et chercheurs avec l'édition sur cédérom (version PC, Windows 98, Millenium, 2000 et NT4) des huit éditions officielles du *Dictionnaire de l'Académie française* parues de 1694 à 1935 (= *DAF*) : neutralisation du volume par l'espace, invitation à la simplicité dans l'installation du progiciel et de l'interface d'exploitation, aisance dans la navigation d'une fenêtre à l'autre et dans les procédures de transfert de données. Sans leurre face aux processus d'innovation, l'édition électronique sur cédérom ou en ligne, déjà inscrite dans une tradition, était face à un nouveau défi : concilier les multiples attentes d'un public large, les exigences diversifiées qu'imposent les spécificités du texte ancien, en particulier du dictionnaire dont les principes méthodologiques d'informatisation reposent sur une compréhension fine des fonctionnements discursifs, et enfin les contraintes d'un nouveau support à la fois souple, spacieux et mobile mais figé puisque gravé. L'intérêt des éditions Redon pour la plupart des références bibliographiques faisant autorité et leur souci de se fonder sur les acquis des analyses de métalxicographie, nous ont conduite à

les accompagner dans la préparation et la réalisation du cédérom consacré à la série diachronique du *DAF* dont nous voulions présenter de façon simultanée les huit éditions. Il était essentiel d'offrir au public une édition électronique cohérente de cet ensemble lexicographique qui offre sur trois siècles une représentation continue de la langue française présentée comme commune et ancrée dans une conception particulière de synchronie et qui, via les bases de données, constitue une base documentaire : toutes les éditions sont consultables en hypertexte l'une de l'autre ou les unes par rapport aux autres, et sont susceptibles d'être affichées simultanément sur un même écran d'ordinateur, de préférence assez large pour accueillir neuf colonnes, celles du texte de chaque édition et celle de la nomenclature de l'ensemble des entrées.

L'exigence déontologique élémentaire de transparence des sources, des principes éditoriaux et des critères ayant présidé au choix de la méthodologie adaptée aux spécificités des textes sélectionnés pour le corpus de bases de données s'accompagne d'une réflexion minimale sur l'attente du public auquel on souhaite s'adresser (*Manifeste* publié sur « Le Net des Études françaises », à l'adresse : <http://www.etudes-francaises.net/>) : ainsi, pour le *DAF*, il fallait continuer à intéresser le grand public déjà conquis par les précédentes éditions, tout en s'ouvrant davantage aux lycéens, étudiants, enseignants et chercheurs, linguistes, philologues, littéraires ou historiens. Figurent donc dans le cédérom *Académie* les références bibliographiques précises des ouvrages constituant la série officielle, ce qui ne risque pas d'induire en erreur les consultants au fait de l'existence de contrefaçons et du statut particulier de retirages non reconnus par l'Académie française. Les exemplaires originaux, vérifiés comme tels et appréciés dans leur conformité aux originaux conservés à la bibliothèque de l'Institut de France¹, utilisés pour la saisie (manuelle double par des claviéristes non francophones), réalisée selon le principe d'absolue fidélité aux documents fournis, ont également servi pour les dernières phases de corrections. La pertinence de la production d'un **fac-similé**, en simple mode image – valable uniquement avec la mention précise des références de l'exemplaire utilisé pour qu'il soit aisé de s'y reporter directement – par exemple pour des vérifications d'accents ou de signes de ponctuation mal imprimés – aurait été sans intérêt en l'absence d'une possibilité technique de consultation sur un même écran à côté du texte saisi (fichiers images très lourds, encombrants pour la mémoire vive des machines). Comme on voulait offrir à un public différencié un outil de travail solide, les références des ouvrages édités sont complétées, sans pédantisme, par une bibliographie indicative signalant les travaux pionniers et permettant au public intéressé d'accéder de manière rigoureuse, fiable et ouverte à des sources plus circonstanciées et conformes à l'esprit de la recherche, ce qui a été fait dans le texte de présentation du cédérom (publié aussi sur le site : www.dictionnaires-france.com). Une contextualisation historique et scientifique élémentaire, non minimaliste, des dictionnaires constitués en bases de données garantit à l'utilisateur les choix éditoriaux par des travaux faisant autorité, reconnus à l'échelle internationale. Le consultant non averti dispose enfin du minimum d'informations critiques l'aidant à distinguer la valeur des résultats d'une exploitation informatique et celle d'une consultation maîtrisée par sa lecture, sa connaissance des textes et de leurs contextes, dans leur double dimension historique et fonctionnelle, ce qui contribue à garantir, pour d'aucuns, sinon des conditions d'interprétation exacte des résultats issus de requêtes spécifiques, du moins une appréciation relative des certitudes, une invitation à la

1 Les pages de l'ensemble des dictionnaires déjà constitués en bases de données interrogeables en plein texte ont déjà été saisies en mode image et feront l'objet courant 2002 d'une édition consultable sur internet via l'indexation des entrées sur le site : www.dictionnaires-france.com.

prudence dans les risques d'erreurs ou d'extrapolations : ainsi pour extraire un lexique thématique quand bien des entrées ne jouissent d'aucune marque explicite de domaines et que la complémentarité textuelle ne suffit pas toujours à retrouver l'ensemble d'une nomenclature.

Principales fonctionnalités du *céderom* : les chercheurs en lexicographie, en lettres et sciences humaines pourront, sur le seul plan technique d'exploration des bases de données, interroger *ad libitum* et sans risquer de bloquer leur ordinateur, toutes les éditions constituées en bases de données, en plein texte, sans restriction arbitraire limitant à un nombre donné l'exploitation des résultats de l'interrogation par sessions de travail ; consulter simultanément sur un même écran les textes des différentes éditions du *DAF* sélectionnées pour les comparer et effectuer des interrogations en hypertexte sur les définitions de la nomenclature de l'ensemble de la série ; transférer les données obtenues sur traitement de texte sans perte des caractéristiques typographiques et les imprimer, sans limitation de nombre de caractères, de pages, ni de sessions de travail ; mener conjointement plusieurs sortes d'interrogations de termes associés ou présents dans un même contexte, en utilisant au choix les opérateurs *et, ou, sauf*, sans limitation quelconque.

Les recherches sur les variantes graphiques d'une édition à l'autre se font aisément, du fait du souci de fidélité philologique aux textes originaux² et des liens effectués dans le logiciel entre les éditions, chacune fonctionnant en hypertexte à la fois au sein du propre corpus qu'elle constitue et dans le corpus global de la série des huit éditions. Malheureusement, l'ampleur des données n'autorisait pas encore techniquement, sur le seul support du *céderom* et en conservant l'aisance de fonctionnement du logiciel, des interrogations sur la typographie, la ponctuation, les morphèmes de haute fréquence inférieurs à trois caractères, etc. La série du *DAF* peut être consultée par la liste de la nomenclature des entrées (la présentation formelle des entrées uniformisée dans le système graphique moderne permet, par des liens spécifiques d'accéder à toutes les entrées comportant une graphie ancienne), par des liens hypertexte permettant de passer d'un article à l'autre à la fois au sein d'une seule édition dans le corpus de celles qui ont été sélectionnées ou encore dans l'ensemble des bases, par des filtres, tel celui des marques de domaine³. Dans le menu figure une liste des différents marqueurs de domaine utilisés dans l'ensemble des éditions, avec, à gauche la liste de la nomenclature générale à laquelle on se reporte quand on le souhaite, à droite la liste des entrées comportant le marqueur sélectionné : ainsi, on obtient la liste des 61 mots marqués de la séquence métalinguistique "terme de rhétorique" ; entre parenthèses sont indiquées les dates de la dernière mention explicite de la marque dans l'ensemble des bases, indicateur de chronologie relative intéressant. On peut modifier à souhait au cours de sa requête la présentation simultanée du nombre d'éditions sélectionnées ; un curseur permet de faire défiler de façon individuelle le texte de l'article sélectionné dans chaque

-
- 2 Sans l'exigence fondamentale de qualité de transmission des textes et de fiabilité éditoriale dans le respect des leçons originales d'exemplaires choisis, identifiés et consultables, il ne saurait y avoir expression ni développement d'une démarche scientifique.
 - 3 Les listes de mots-clés métalinguistiques ont été constituées, non pas arbitrairement selon des critères indifférents aux contextes de parution des ouvrages considérés, mais bien à partir de la mise en place d'un balisage intermédiaire rigoureux des différentes marques (usage, domaines, etc.) présentes dans les textes de base, et intégrant leur historicité propre, ce qui limite pour un public non spécialiste les risques d'erreurs grossières ou de contre-sens socio-culturels.

édition, puis de vérifier l'objet de sa recherche dans chacune des autres éditions choisies. Les listes de nomenclature laissent apparaître pour chaque édition du *DAF* les entrées et les sorties des mots de la nomenclature de référence, ce qui, sans constituer un critère de datation absolue d'apparition ou de disparition des mots dans la langue, offre un indice de chronologie relative confirmant la lenteur avec laquelle les académiciens ont parfois enregistré la vitalité des usages d'une langue considérée comme "commune".

L'intérêt croissant d'un public de plus en plus large et diversifié pour les facilités documentaires offertes par les technologies de pointe conduit à une réflexion sur l'identité du savoir dispensé, diffusé, reçu, trié, choisi, exploité avec une nécessaire distance critique exercée au prorata de la compétence du lecteur/consultant, qui ne dispose pas forcément des critères suffisants pour utiliser les bases mises à sa disposition au service d'une expression érudite : entre les sources d'érudition et l'expression de l'érudition s'impose une réflexion éthique sur la liberté de chacun face à la souplesse des modalités d'utilisation des données présentes dans les différents corpus textuels pour l'enrichissement de connaissances individuelles, la transmission d'un savoir ou, de façon plus restreinte, l'érudition. Face aux diffusions sur internet, aux risques de confusion issus de la profusion documentaire, à l'hétérogénéité non contrôlable d'informations publiées par qui veut, l'édition sur cédérom implique, a priori, une démarche et des principes de cohérence éditoriale qui unifient une production raisonnée, identifiée et garantie par des auteurs responsables, soucieux de transmettre une connaissance de qualité, fondée sur le sérieux de la philologie et l'efficacité d'une ergonomie bien conçue. Le cédérom *Académie*, à l'instar de la prochaine version de l'*Atelier historique* (à paraître en novembre 2001), répond à l'exigence d'une matière documentaire de qualité et peut à ce titre servir de référence à des travaux de recherche et ouvrir la voie aux analystes soucieux d'érudition : à un public libre de déterminer ses principes d'utilisation selon ses attentes, il offre le fruit d'une authentique coopération désintéressée entre artisans, techniciens et chercheurs, informaticiens et scientifiques.

Isabelle TURCAN
Université Jean Moulin, Lyon III

Bibliographie indicative

- TURCAN, Isabelle (1998) : « Les modalités de repérage des informations paradoxales présentes dans le *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) tirailé entre synchronie et diachronie ». Édition électronique sur le site de Toronto.
- (1999a) : « Balisage formel ou balisage fin pour les dictionnaires anciens informatisés : objectifs et implications méthodologiques. L'exemple du *Dictionnaire de l'Académie Française* (1694) et des bases échantillons des dictionnaires de G. Ménage (1694) et de Th. Corneille (1694) », in Actes du colloque international de Limoges sur le balisage des dictionnaires électroniques [19-20 novembre 1998]. Édition électronique par T.R. WOOLDRIDGE.
- (1999b) : « La construction de la base informatisée des huit éditions du *Dictionnaire de l'Académie française, 1694-1935* », in Actes du colloque international sur le thème *Construction et utilisation de grands corpus : les grands corpus diachroniques* [Paris 7, 24-27 sept. 1997], in *Revue française de linguistique appliquée*, vol. 4-1, juin, p. 47-56.

- TURCAN, Isabelle (2000) : Texte de présentation de l'édition électronique sur cédérom des huit éditions du *Dictionnaire de l'Académie Française* (1694-1935). Éditions Redon (cf. www.dictionnaires-france.com).
- (à paraître 2001) : « Les acquis des premiers travaux effectués concernant les différentes formes d'édition électronique des dictionnaires anciens et les projets en cours », in Actes du Colloque NTIC-SHS, sur *Les nouvelles technologies de l'information et de la communication et les sciences humaines* [Lyon, 27 mars 2001].
- LEROY-TURCAN, Isabelle et T. Russon WOOLDRIDGE (1997) : « L'informatisation des premiers dictionnaires de langue française : les difficultés propres à la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* », in J. PRUVOST (éd.), *Les Dictionnaires de Langue française et l'informatique*, Actes du Colloque international *La Journée des Dictionnaires 1995*, p. 69-86. Université de Cergy-Pontoise, Centre de recherche Texte/Histoire.
- (1996) : « Les mots-clés métalinguistiques comme outil d'interrogation structurante des dictionnaires anciens : le cas du *Dictionnaire de l'Académie française* par comparaison avec le *Thresor* de J. Nicot et le *Dictionnaire Etymologique ou Origines de la Langue françoise* de G. Ménage », in A. CLAS, Ph. THOIRON, H. BÉJOINT (dir.), *Lexicomatique et dictionnaires*, Actes des IV^{es} journées scientifiques du réseau thématique « Lexicologie, Terminologie, Traduction » [Lyon, 28-30 septembre 1995], p. 307-316. Aupelf-Uref, Beyrouth.
- (1996) : « Modalités de mise en œuvre de l'informatisation de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) », in Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand sur *Les dictionnaires électroniques du français des XVI^e et XVII^e siècles* [14-15 juin 1996]. Édition électronique par T.R. WOOLDRIDGE, SIEHLDA.
- (1997) : « Une autre identité de la première édition du *DAF* : quelques exemples des acquis de la base informatisée de la première édition du *Dictionnaire de l'académie française* (1694) », Conférence donnée à Québec et Montréal [février 1997]. Édition électronique par T.R. WOOLDRIDGE.
- (1999) : « L'informatisation du *Dictionnaire de l'Académie française* (1694-1935) : premières analyses critiques de la première édition (1694) », in *Cahiers de lexicologie*, 75, p. 153-172.
- WOOLDRIDGE, T. Russon (1994) : « Projet d'informatisation du *Dictionnaire de l'Académie* (1694-1935) », in *Le Dictionnaire de l'Académie française et la lexicographie institutionnelle européenne*, Actes du colloque international organisé pour la célébration du tricentenaire de la parution de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* [Paris, novembre 1994]. Éd. Honoré Champion, 1998. Publication sur le site internet de Toronto : <http://www.chass.utoronto.ca/~wulfmic/academie>.